Quête et création

Au début, j’ai cru que les gens cultivés étaient intelligents. Alors j’ai beaucoup lu. J’ai écouté. J’ai observé. Je pensais que l’intelligence était là, quelque part, dans les livres, dans les discours, dans les bibliothèques. Je doutais de moi. Alors j’ai lu davantage.

Et puis j’ai compris : ils n’étaient pas plus intelligents que les autres. Beaucoup d’entre eux savaient bien parler, bien écrire, bien commenter. Mais ce n’était pas la même chose que voir. Ils savaient argumenter, pas entendre. Ils savaient produire, pas percevoir.

Je dois pourtant beaucoup à la littérature. C’est elle qui, la première, m’a ouvert un horizon. Elle m’a parlé d’un ailleurs. Elle m’a permis de ne pas me sentir seul dans ce que je sentais. Elle a été une brèche. Mais la littérature se ferme, elle aussi, quand elle est arrivée. Quand elle devient système, reconnaissance, posture. Moi, je cherchais un passage, pas un fauteuil.

J’aurais aimé, sur ce chemin, trouver un partenaire. Quelqu’un qui partage un peu cette manière de voir. Pas forcément les mêmes mots, mais la même flamme. Un compagnon de quête. Mais je ne l’ai pas trouvé. Et aujourd’hui, je n’en ai plus besoin. Parce que j’ai vaincu ce que je devais vaincre. Parce que je ne suis plus en attente.

Je peux maintenant me consacrer pleinement à mon œuvre. Mettre en forme tout ce que j’ai traversé. Non plus pour moi, mais pour tous. Pour ceux qui viendront, ceux qui n’ont pas encore les mots, ceux qui cherchent sans savoir quoi. Si quelqu’un veut que ça aille plus loin, qu’il se serve. Qu’il demande, ou non. Je n’ai plus rien à retenir.

Et je comprends aussi ceux qui font des concessions. Ce n’est pas seulement une question d’ego. C’est une question de survie. Beaucoup créent pour vivre, et pour vivre de leur création, ils sont obligés de plaire. De produire au lieu de créer. D’adoucir leur voix. D’entrer dans des

cadres. Je ne les juge pas. Moi, j’ai fait un autre choix. Non par fierté. Par nécessité.
Parce que je savais que si je changeais ma voix pour qu’elle soit entendue, ce ne serait plus la mienne. Parce que je savais que si j’arrêtais de marcher, je me trahirais. Et maintenant, je suis passé. Je laisse la trace.

Pour ceux qui ont encore à traverser.